

L'attente du Sauveur... est joie !

LE PREMIER ET LE DERNIER DES SERMONS DE GUERRIC D'IGNY

*En hommage à P. Yvon Petit (Mont des Cats), décédé le 6 octobre
dernier, qui m'a initié à la lecture des Sermons de Gueric*

L'œuvre de Gueric d'Igny, ses *Sermons*¹, n'est-elle pas œuvre littéraire au même titre que les traités ou les différents recueils de sermons de saint Bernard, par exemple ? Or, en littérature, début et fin ont un poids particulier. Pas de surprise donc à ce que l'on évoque ces deux sermons-là : le premier et le dernier². Encore faut-il vérifier en un premier temps la consistance de cette série de sermons. Puis, grâce à la lecture de ce *premier sermon pour l'Avent* et celle du *sermon pour exciter à la psalmodie*, l'on s'efforcera d'en dégager la structure interne. Ce travail permettra de percevoir une tonalité particulière dont ils témoignent tous deux : la joie, *laetitia*. C'est elle qui, en ouverture et en finale, les noue ensemble. Et ne donne-t-elle pas ainsi le ton à toute l'œuvre ?

¹ Cf. GUERRIC D'IGNY, *Sermons*. Tomes I et II. Introd., texte critique et notes par John MORSON et Hilary COSTELLO ; traduction sous la direction de Placide DESEILLE, Paris, Cerf, 1970 et 1973, (Sources Chrétiennes 166 et 202). Pour le 1^{er} *Sermon d'Avent* : tome I, p. 90-103 ; pour le *Sermon sur la Psalmodie* : tome II, p. 516-531.

² Peut-on prétendre tirer du neuf de ces deux *Sermons*, bornes de l'œuvre de Gueric ? Des études anciennes sont brillamment passées par là, comme, par exemple, ces sortes d'initiation au meilleur de la pensée de Gueric que sont les articles de ces grands prédécesseurs originaires des Flandres, dom Alexandre DECABOOTER (« L'optimisme de Gueric d'Igny », dans *Collectanea O.C.R.* 19 (1957), p. 249-272) et D. André Louf (« Une théologie de la pauvreté monastique chez le bienheureux Gueric d'Igny », dans *Collectanea O.C.R.* 20 (1958), p. 207-222, 362-373). Assez récemment, Michael CASEY (« *Suspensa expectatio* : Gueric of Igny on Waiting for God », dans *Studies in Spirituality* 9 (1999), p. 78-92) s'est solidement appuyé sur le premier Sermon pour en dégager toute une belle et inspirante introduction à Gueric. On trouvera une traduction de cet article dans ce numéro. Mais une œuvre d'art ne lasse pas, elle ne s'épuise pas. Il devrait rester quelques miettes...

Cette résonance entre début et fin, serait aussi une donnée à ajouter dans la quête amorcée ici ou là pour mettre en évidence une structure qui soutienne, par-delà celle, donnée d'emblée, d'une année liturgique, la série des sermons de Gueric d'Igny.

Quelques précisions d'ordre méthodologique feront mieux percevoir l'objectif de cette étude. On vérifiera d'abord la cohérence externe de l'ouvrage : les *Sermons* suivent un ordre précis. Et dans un second temps plus conséquent, il s'agira de manifester la cohérence interne de l'œuvre, d'une manière très limitée certes mais réelle. Mais quel genre de cohérence interne chercherons-nous ? Pas celle qui relèverait du genre démonstratif : le genre littéraire des *Sermons* n'a rien d'une démonstration où un exposé des données permet d'aboutir à une conclusion logique. La cohérence interne recherchée ne sera pas non plus de l'ordre d'une correspondance thématique. Donnons un exemple : le *premier sermon de l'Avent* évoque la tension du chrétien, du moine, vers le Seigneur et vers le ciel, et le dernier sermon du recueil fait allusion au paradis où habite le Seigneur. Certes des correspondances de ce genre peuvent exister, mais elles ne seront pas l'objet de notre recherche. La cohérence interne de l'œuvre paraît avoir plus de consistance si elle s'appuie sur une correspondance verbale et structurelle, donc sur une correspondance qui s'appuie sur le vocabulaire. Dans notre cas, il s'agira, finalement, d'un seul mot : *laetitia*, mais un mot qui, dans l'un et l'autre sermons, a du poids, un poids dû à son lieu, à son rapport avec la structure même du sermon dans lequel il est inscrit.

I. L'UNITÉ DU RECUEIL, LE PREMIER SERMON, LE DERNIER

L'œuvre connue de Gueric ne comporte qu'une seule pièce : ce lot de cinquante-quatre Sermons. On en trouve bien un supplémentaire dans la Patrologie latine³ mais personne n'en admet l'authenticité. Ces cinquante-quatre *Sermons* suivent le même ordre dans tous les manuscrits qui nous les ont transmis⁴.

Personne ne s'étonne que ces sermons pour l'année liturgique et les fêtes commencent avec une série pour l'Avent. C'est même la loi du genre. Le seul point qui pourrait faire difficulté serait le fait de ne

³ Sermon *Adorna thalamum* pour la Purification de Marie, *PL* 185, col. 79-89. Une note y signale qu'Horstius doutait de son authenticité.

⁴ Cf. *SC* 166, p. 69-73.

lire que le premier Sermon au lieu de l'ensemble des cinq sermons consacrés à ce temps privilégié.

Le premier sermon est-il détachable ? Annie Noblesse-Rocher a montré clairement comment, par exemple, les cinq *sermons pour Noël* formaient un tout⁵. En irait-il autrement pour ceux de l'Avent ?

Cependant une telle totalité n'enlève pas toute identité propre à chaque sermon. Lorsque l'on considère la citation biblique ou liturgique au point de départ de chacun des cinq *Sermons pour l'Avent*, on pourrait penser à un certain tuilage des thèmes possibles.

- Sermon 1 : *Salvatorem expectamus* (Ph 3, 20 et Répons de Vigiles du premier dimanche de l'Avent).
- Sermon 2 : *Ecce venit rex : occuramus obviam Salvatori nostro* (Invitatoire du premier dimanche de l'Avent).
- Sermon 3 : *Paratus esto Israel in occursum Domini, quoniam venit* (cf. Am 4, 12 et Répons pour le deuxième dimanche de l'Avent).
- Sermon 4 : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini* (Is 40, 3 ; Mc 1, 3).
- Sermon 5 : *Parate viam Domino* (Is 40, 3 ; Mc 1, 3).

Mais, à la lecture, le premier sermon se distingue nettement des suivants par sa réflexion toute centrée sur l'attente, alors que le sermon 2 s'étendra sur les différentes venues du Seigneur, thème simplement annoncé en finale du sermon précédent. Le lecteur peut donc honnêtement lire le premier sermon pour lui-même et espérer y découvrir un ensemble non tronqué, unifié.

Si le début de ce recueil de sermons pour l'année est bien naturel, sa fin ne l'est pas trop. L'avant-dernier sermon, en l'honneur de la fête de la Toussaint⁶, n'aurait-il pas mieux convenu ? Cette fête

⁵ Annie NOBLESSE-ROCHER « met en évidence la cohérence théologique interne » de l'ensemble des Sermons pour la Nativité dans son ouvrage *L'expérience de Dieu dans les Sermons de Guerric, abbé d'Igny (XII^e siècle)*, Paris, Cerf, 2005 : page 277 pour le projet, et pages 306-312 pour la démonstration. Selon cette étude, « chaque Sermon forme un tout se suffisant à lui-même » (p. 310). Mais les cinq Sermons pour Noël forment aussi une phrase théologique explicitée comme ceci :

S. 1 cet enfant,
 S. 2 né/donné,
 S. 3 à nous,
 S. 4 qui apporte la plénitude des biens,
 S. 5 venez le contempler pour l'imiter dans son humilité et sa pauvreté (p. 312).

⁶ *In sollemnitatem omnium sanctorum sermo*, SC 202, p. 498-515.

consonne avec la fin de l'année liturgique, elle entraîne, l'Apocalypse aidant, vers la Jérusalem nouvelle, de quoi mieux redécouvrir ensuite, avec le mystère de l'Incarnation, toute l'épaisseur terrestre et la lourde humanité de la Jérusalem de Judée sous l'empereur Auguste. Mais la série se clôt avec un sermon hors normes. Il n'a trait ni à un temps liturgique, ni à une fête quelconque, pas même à une célébration très secondaire comme, par exemple, celle des Rogations, objet pourtant d'un sermon⁷. Tout laisse donc penser que sa place ne relève pas d'un hasard. Le texte l'attache d'ailleurs au sermon précédent, dès sa première phrase, dès ses premiers mots : « Dans l'assemblée de ses compagnons et de ses amis, c'est-à-dire de l'Église des saints⁸... »

Par d'autres traits encore, ce dernier sermon est en fait plus nettement un « final » que le premier sermon n'est une « ouverture ». Il n'est tout entier qu'une *excusatio*⁹ selon le mot lâché en tête de sa dernière section, quand on revient à la question initiale : de qui convient-il d'entendre la voix ? La réponse donnée immédiatement en début de sermon était nette : *Non sum ego*¹⁰... « Je ne suis pas de ceux-là. » La suite s'est aventurée à décrire ceux qu'ils conviendraient d'écouter, « ceux-là qui habitent les jardins ». Et quand revient la question et que de fait le sermon s'est quasiment entièrement déroulé, il reste à constater qu'il a eu lieu, quitte à se demander de quel droit. Ce prédicateur estimait n'être pas digne de prêcher ; maintenant qu'il a prêché, il trouve secours dans les derniers mots de la citation du Cantique. Cette « voix » qui a retenti, si ceux qui l'écoutent sont bien des amis, alors ils entendront dans la voix du « serviteur » la voix de l'Époux, cet Époux tant désiré, cherché, trouvé, perdu, retrouvé au long du Cantique des Cantiques, cet Époux jardinier, selon ce sermon, jardinier de tous les jardins, de toutes les délices. Le lecteur ami ne peut donc qu'excuser le prédicateur d'avoir osé parler, et celui-ci peut se retirer, ce qu'il fait aussitôt, lui abandonnant le livre clos désormais.

Ce sermon de clôture et le premier sermon de l'Avent se présentent bien comme le début et la fin de la série des *Sermons* de Gueric, une série à l'ordre, non pas aléatoire, mais bien déterminé. Considérons-les maintenant l'un après l'autre.

⁷ *In rogationibus sermo*, SC 202, p. 260-271.

⁸ *In conventu sodalium et amicorum, id est in Ecclesia sanctorum...* (l. 3 et 4). Pour la précision des renvois, on donnera habituellement comme référence l'indication de la ligne du sermon, en suivant l'édition de Sources Chrétiennes.

⁹ *In excusationem sermonis* (l. 135), p. 526.

¹⁰ *Non sum ego cui hoc dictum debeat videri* (l. 7), p. 516.

II. LE PREMIER SERMON : L'ATTENTE

1) L'attente du Sauveur

Le thème du premier sermon sur l'Avent n'est aucunement surprenant ni difficile à cerner. Une phrase de deux mots l'ouvre : *Salvatorem expectamus*. Le nom de « Sauveur » est en tout premier. Ce nom est fondement et horizon de tout ce qui va suivre : du premier sermon, des sermons de l'Avent, et du livre entier. Ce « Sauveur, nous l'attendons » (*expectamus*), et nous voilà situés par rapport à lui. Cette attente qui remplit le temps de l'Avent remplit également ce sermon : ses premières phrases, mais aussi toute sa structure.

Les premières lignes roulent toutes sur ce vocabulaire de l'attente : attente du Sauveur, attente des justes, attente de la bienheureuse espérance. Ces « attentes » sont toutes tirées de l'Écriture, respectivement de Ph 3, 20, Pr 10, 28, Tt 2, 13 et Ps 38, 8 : l'*expectatio* est le mot-crochet qui fait passer de l'une à l'autre et qui les tisse ensemble¹¹. Terme-clé de cette ouverture dont le dernier élément formule en question toute la thématique du sermon : « Et quelle est mon attente ? »

Le vocabulaire de l'attente présent tout au long de l'ensemble en offre une sorte de *confirmatur*, même si l'on s'en tient aux termes formés sur la seule racine *expectare*¹² sans prendre en compte d'autres expressions qui font chorus avec lui (différer, tarder, patience, etc.).

De plus, si le sermon s'ouvre sur la question « quoi ? » (*quae*) : « Quelle est mon attente ? » (l. 8) – qu'est-ce que j'attends, quel est l'objet de mon attente ? – il progresse au rythme de nouvelles questions, avec ou sans point d'interrogation, autour de l'attente. D'abord « qui attend ? » (cf. l. 32). Nos pères les anciens justes, mais aussi les nouveaux justes. Puis, plus développée (l. 46-110), la question « comment ? » (*quomodo*) : « Comment emploies-tu la trêve due à ce délai ? » Enfin, l'étrange question : « qu'est-ce qu'attendre ? », inscrite

¹¹ Voici les premières lignes du sermon (lignes 5 à 8) : *Salvatorem expectamus* (= Ph 3, 20 b). *Vere expectatio iustorum laetitia* (= Pr 10, 28 a), *expectantium beatam spem, et adventum gloriae magni Dei et salvatoris nostri Iesu Christi* (= Tt 2, 13). *Et nunc quae est expectatio mea ?* (= Ps 38, 8 a).

¹² Voici le nombre d'occurrences par groupe de dix lignes. Le résultat montre que l'*expectare*, s'il est plus ou moins fréquent selon les parties du sermon, est bien présent dans son ensemble. Les quarante occurrences se répartissent comme suit : lignes 5-10 : 5 ; l. 11-20 : 1 ; l. 21-30 : 1 ; l. 31-40 : 7 ; l. 41-50 : 3 ; l. 51-60 : 1 ; l. 61-70 : 1 ; l. 71-80 : 2 ; l. 81-90 : 4 ; l. 91-100 : 4 ; l. 101-110 : 1 ; l. 111-120 : 2 ; l. 121-130 : 2 ; l. 131-140 : 1 ; l. 141-150 : 4 ; l. 151-162 : 1.

ici sous la forme affirmative (*Hoc*) : « Ceci est véritablement attendre le Seigneur » (l. 113-114).

Voici la liste de ces questions et l'amorce des réponses correspondantes :

Nous **attendons** ...le Sauveur, ... *bienheureuse* attente.

Quel est l'**objet** de mon attente ? (cf. *Quae*, l. 8)

C'est le Seigneur

Qui attend ? l'Église, c'est-à-dire : (cf. *qui*, l. 32)

l. 33 nos pères, les anciens justes

l. 43 les nouveaux justes

Quelle façon d'attendre ? (cf. *Quomodo*, l. 76)

l. 46 Attente faite d'**espérance**

l. 76 Non celle du « défaillant dans la foi », du « serviteur **in-fidèle** »

l. 104 Attente faite de **foi** non tiède et d'**espérance**

Qu'est-ce qu'« attendre » (le Seigneur) ? (cf. *Hoc est*, l. 110)

l. 115 pendre, être pendu à... son retour, entre terre et ciel

l. 127 être « suspendu »... en croix

Lui, l'« **attendu** », **vient bientôt**

Ce dernier point de vue diffère en effet du « comment attendre » qui mettait en valeur l'attitude d'espérance et de foi (l. 46 ; 76 ; 104). Qu'est-ce qu'attendre pour le chrétien ? Le Seigneur lui-même exprime la réponse, une réponse en langage d'Ancien Testament : « que nous soyons pendus à son retour » (*pendamus ad reditum ejus*, l. 116, s'appuyant explicitement sur « le prophète », Os 11, 7, à la l. 117).

Cette attente est « bellement et exactement » pendaison, et, selon le même ensemble lexical et le verset de Job 7, 15, elle est « suspension », suspension en croix avec le Seigneur Jésus qui n'a pas voulu en être déposé.

Cette « suspension » n'est pas le fruit d'une soudaine dérive d'une référence biblique (Os 11) à une autre (Job 7)¹³, au gré d'un terme commun. Elle est structurellement sommet du sermon : de par la gradation des questions, mais aussi par sa mention dans les débuts et dans le cours du sermon. En effet, dans la liste qui détaille l'objet de l'attente, figurent les trésors thésaurisés dans les cieus, à condition de tendre vers eux et donc d'aller « vers Dieu » (*ad Deum*, l. 28). Cette annonce discrète sonne comme le programme on ne peut plus limpide de tout le sermon : « attente suspendue vers Dieu » (*ad Deum suspensa expectatio*, l. 28-29). Cette « suspension » réapparaît d'ailleurs aussi en ouverture du « comment attendre » : « par l'attente de cette

¹³ Jb 7, 15 : *Quamobrem elegit suspendium anima mea, et mortem ossa mea.*

espérance, suspendue au-dessus des choses terrestres » (*hujus expectatione spei suspensa a terrenis*, l. 46-47) avant d'être déployée dans la section suivante et dernière.

Ces remarques de structure ne mettent pas seulement en valeur la solidité de la construction d'un tel sermon. Elles fournissent le meilleur point d'appui pour faire entendre la couleur particulière donnée à l'attente dans ces textes.

2) L'attente du Sauveur est... joie

L'attente se décline de multiples façons dans notre bas monde. Celle de l'Avent est liée à la fête de la Nativité, à la joie de Noël, et il en sera bien de même dans ce premier sermon de Guerric.

Grâce à Pr 10, 28, que nous citons exceptionnellement en entier puisque cette référence ne figure pas dans l'édition critique, l'attente est qualifiée.

Expectatio iustorum laetitia, / spes autem impiorum peribit
Joie, l'attente des justes, / l'espérance des impies périra.

Qualifiée fortement puisque non par un simple adjectif, mais par un substantif : *laetitia*, cette attente est joie, elle est toute faite de joie. Et cette qualification est reconnue et soulignée par le petit adverbe surajouté au texte de Pr 10 et mis en tête : « Vraiment (*Vere*, l. 6) l'attente des justes est joie. »

Puis vient immédiatement la citation de Tite caractéristique des temps de l'Avent et de Noël : l'espérance y est « bienheureuse » (*beatam spem*, Tt 2, 13, l. 67). Le premier sermon fait donc pleinement sienne cette couleur.

Les moines auditeurs percevaient encore un autre indice. En effet, le premier stique de Pr 10, 28 se trouve enchâssé entre la citation de Philippiens, qui offre les deux premiers mots du sermon, et la citation de Tt 2, 13, textes bibliques si attendus et si fréquents en Avent. Mais de plus, ces deux textes sont réunis dans ce répons des Vigiles du premier dimanche d'Avent, l'un formant le refrain et l'autre le verset :

R/. *Salvatorem expectamus Dominum Jesum Christum,*
(x) *Qui reformabit corpus humilitatis nostrae, configuratum corpori claritatis suae.*
V/. *Sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc saeculo, expectantes beatam spem, et adventum gloriae magni Dei.*
(x) *Qui reformabit...*

Tout pratiquant de la liturgie entendant les premiers mots de ce répons emblématique de l'Avent s'attend à la suite. Et le premier

sermon ne le déçoit pas : il lui fait entendre Tite après Philippiens, mais – surprise ! – il intercale un corps étranger, qui ne peut qu'attirer l'attention. Ces trois mots empruntés à Pr 10 sont un signal fort : oui, le sermon traitera d' « attente », mais de cette attente spécifique qui, d'après le texte des Proverbes, « est joie », allégresse, *laetitia*.

« Allégresse », « bonheur » ne sont pas simple affirmation initiale. Ils affleurent aussi au fil du texte. Et curieusement, pas vraiment n'importe où.

« Bienheureux » (l. 22) ceux-là qui ont leurs trésors dans les cieux, à condition que leur attente soit suspendue vers Dieu !

« Félicité de l'Église » (l. 47) quand elle aspire aux choses éternelles, à condition d' « être suspendue au-dessus des choses terrestres par l'attente de l'espérance ». Et « bienheureux » (l. 50) l'homme dont le nom du Seigneur est l'espérance (Ps 39, 5).

« Attente pleine de félicité, pour qui pend ainsi » (l. 125) : pour qui est pendu, suspendu au retour de son Seigneur.

Ces mentions du bonheur sont toutes rattachées au fait d'être « suspendu », elles collent ainsi à la structure même du sermon. Si l'attente du Sauveur est joie, elle l'est dans la mesure où le moine accepte d'être « suspendu » comme le Seigneur Jésus a choisi de l'être (l. 131). Le bonheur, c'est « l'attente suspendue vers Dieu » (l. 28-29).

Quand le sermon laisse entrevoir en finale ce Seigneur attendu, il évoque certes l'épreuve traversée par les uns et les autres, ceux qui « se consomment soit de peine, soit d'amour » (l. 154-155), mais aussi la récompense propre qui sera la leur, « repos et récompense de ceux qui peinent, tendresse et étreinte de ceux qui aiment » (l. 159-160). Il évoque ce que « notre Sauveur », celui de la dernière ligne (l. 160) et de la première ligne (l. 5), sera aussi bien pour les uns que pour les autres, ce qu'il sera pour tous : « béatitude de tous » (*beatitudo omnium*, l. 160). C'est quasiment le dernier mot de ce sermon en écho à la première explicitation de l'attente de ce Sauveur : « allégresse » (*laetitia*, l. 6). Il restera à vérifier si ce clair accord donné en tête et en fin de ce premier sermon trouve un quelconque répondant en finale du livre...

III. LE SERMON SUR LA PSALMODIE

D'un bond, habituellement à déconseiller au lecteur, mais utile à l'occasion pour ouvrir les yeux, passons à ce dernier sermon. Son

titre est peu commode et pour tout dire assez partial et par là obscur : « Sermon pour exciter la dévotion à la psalmodie¹⁴. »

1) Sermon au sujet de la psalmodie ou bien du prédicateur ?

Ce sermon se déploie à partir de Ct 8, 13 :

Toi qui habites dans les jardins,
les amis écoutent, fais-moi entendre ta voix¹⁵.

La pointe de ce verset est une « voix », mais laquelle ? Est-ce bien celle de qui psalmodie ? De cette psalmodie il est effectivement fait mention, et même par trois fois (l. 65, 140, 143). Cependant, première remarque, cette psalmodie n'est jamais seule, elle est toujours accompagnée : *psallentium vel orantium* (l. 64), *ad psallendum vel orandum* (l. 140), *orantem vel psallentem* (l. 142-143). Et si psalmodier c'est chanter et réciproquement, cette fois encore ce chant de la psalmodie est rangé aux côtés d'une autre œuvre, la lecture : *per os [...] legentis aut cantantis* (l. 168). Enfin et surtout, le mouvement profond de tout le sermon, comme évoqué dans la première Partie, est une mise en question non tant du moine du rang, choriste ou orant ordinaire, mais du prédicateur, de celui qui ose parler : *per os loquentis* (l. 168), de qui ose « sermonner » (cf. l. 135 et 136) alors qu'il s'en juge indigne (*Non sum ego*, l. 7). Encouragements donc à qui psalmodie comme tout uniment à qui prie, mais évidemment en tout premier lieu (auto)-justification du prêcheur, et par là de tout le prêche, de tout le livre : clôture du livre, laissant l'ami auditeur à l'écoute opérante d'une autre voix.

2) Joies que ces jardins

Cette prédication a d'ailleurs des arguments en sa faveur. Le premier n'étonnera pas le lecteur du premier sermon d'Avent : l'enjeu n'est autre que la joie.

Parler convient à qui habite les jardins. Or le premier grand repère donné est la « grande différence » entre jardins et sépulcres. S'il est des cas où l'un se trouve dans l'autre (l. 17-19) et l'autre dans l'un (l. 20-26), il reste que les jardins ont en « horreur » (*abhorret*) l'infection des sépulcres. Le décodage de la métaphore

¹⁴ *Sermo ad excitandam devotionem in psalmodia.*

¹⁵ *Quae habitas in hortis, amici auscultant, fac me audire vocem tuam.* Est-ce gratuitement que le thème de ce sermon de clôture reprend la quasi-finale du livre du Cantique des Cantiques, puisqu'il s'agit ici de l'avant-dernier verset, le dernier étant une invitation à fuir, jugée moins adéquate sans doute ?

fait sauter toute tentative de mesure : s'il prend appui sur un « plus » comparatif, il déclare en même temps l'impossibilité de toute comparaison : « incomparablement davantage » (l. 32). Mais ce qui est en jeu dans cette parabole, autant sous la figure des jardins que sous celle des sépulcres, n'est autre que la joie. Quelle joie habiteras-tu ? « Le charme des joies spirituelles est incomparablement davantage distant de la volupté des joies charnelles¹⁶. »

Les jardins sont le pays de cette joie spirituelle, et cela quels qu'ils soient. Qu'ils soient ceux des Écritures (l. 34-57), car autant de jardins que de livres, ceux du Nouveau et de l'Ancien, ceux des Prophètes, des Évangélistes, des Apôtres. Bonheur pour le lecteur, pour celui qui « élit des sentences » : « Bienheureux ceux-là » (*Beati*, l. 37). Heureux le lecteur « scrutateur » des Écritures : qui sait « non pas les survoler négligemment et paresseusement, mais, comme des abeilles zélées, scruter chaque Écriture » (*nolite negligenter et otiose transvolare sed scrutantes*, l. 51-52). « Bienheureux assurément ceux qui scrutent » (*Beati*, l. 46).

De là, l'Époux peut emmener dans d'autres jardins. En fait, là où il « habite » lui-même, où il repose à midi, lieu du tabernacle admirable, maison de Dieu, lumière inaccessible. Ces jardins-là dépassent les précédents : ils sont affectés d'un « plus ». « Repos plus intime, volupté plus bienheureuse » (*voluptas beatior*, l. 59). La différence est même bien tranchée, aussi nette qu'entre le jour et la nuit : « nous ne connaissons plus la nuit, nous jouissons uniquement du jour bienheureux » (*die beato*, l. 70).

Qui habite là devient lui-même « jardin » (l. 77), jardin du « vrai jardinier, le Seigneur Jésus » (l. 85) qui ne s'occupe pas uniquement de cette parcelle « exiguë » (l. 90), mais qui a pour jardins le monde entier, le ciel, l'Église (l. 91-92). La récapitulation de tous ces jardins, « tous ces tiens jardins » (l. 97), est occasion d'un point d'orgue basé sur le verset si célèbre du psaume 83, « Heureux les habitants de ta maison, Seigneur » : « Bienheureux les habitants de ces tiens jardins, Seigneur, dans les siècles des siècles ils te loueront » (l. 96-98). Paul, ravi en esprit, y habitait, lui qui fut emporté au « paradis » (cf. 2 Co 12, 4) de la « bienheureuse volupté » (*beatæ voluptatis*, l. 101).

Tous ces jardins, jardins de « joies spirituelles » (cf. l. 32), sont donc remplis de « béatitude ». Et de là montent des voix que les amis

¹⁶ Cf. L. 32-33 : ...*Incomparabiliter amplius distat oblectatio spiritualium a voluptate gaudiorum carnalium.*

écoutent, selon la seconde partie de la citation initiale du sermon qui réapparaît à partir d'ici : « des amis écoutent (l. 106-107), [...] fais-moi entendre ta voix (l. 125) ».

Aux amis qui écoutent, la voix de Paul, habitant de ces jardins, est toute suavité : « ta voix est suave », décalqué de Ct 2, 14 (ta voix est *dulcis*). Elle est un « chant » (l. 114, 116, 120, 122) : « mélodie suave et chant joyeux » (*carmen jucundum*, l. 114 et 116). Une telle suavité, une telle joie (*jucundum*, l. 124) ne peuvent que trouver des auditeurs ; et l'Époux lui-même demande à l'entendre. Par contre, il refuse d'entendre la voix des pécheurs qui monte des sépulcres (*non audiam*, l. 133).

3) Joie que d'entendre la voix... de l'Époux

Pour d'autres voix, comme celles de qui psalmodie ou prie, ou celle du prédicateur, y aura-t-il des « amis qui écoutent » ? Pour les premiers, les anges et le Seigneur ; ils viennent en amis : qu'ils ne repartent pas déçus par l'absence de « discipline de notre cœur et de notre corps » (l. 144) ! Pour le dernier, le prêcheur, il y a les fidèles. Mais leur écoute est loin d'être aussi fiable ! Or c'est la « bienveillance et l'attention des auditeurs » (l. 156) qui donnent confiance au prédicateur. Et leur attention doit aller jusqu'à ce point : percevoir dans la voix des serviteurs une autre voix, celle de l'Époux. Or, selon l'évangile de Jean, se tenir là et entendre cette voix est source de joie extrême : « joyeux de joie » (*gaudet gaudio*, l. 165 ; Jn 3, 29).

Ainsi donc, si la voix à entendre doit provenir des jardins, c'est-à-dire du pays des « joies spirituelles », elle est aussi toujours offerte puisque, voix de l'Époux, elle résonne pour qui la « reconnaît » (*agnoscit*, l. 166) parmi les voix les plus proches, les plus quotidiennes, « celle de qui parle comme de qui chante ou lit » (*os loquentis sive legentis aut cantantis*, l. 167-168).

Le prédicateur était donc autorisé à prendre la parole, et cela en vertu d'une double autorité. Celle de l'Époux qui est là et dont la voix résonne et veut être entendue. Et celle du bien d'un chacun en tant que candidat à la joie. Permettre la joie est la meilleure des justifications pour le prêcheur ; mais s'il permet la joie « complète » levée en ses amis par la voix de cet Époux, n'a-t-il pas rendu le plus fier service ? « L'ami de l'Époux se tient là et entend, il se réjouit de joie à la voix de l'Époux. Ceci est ma joie, accomplie » (*gaudium meum impletum est*, Jn 3, 29 et 30). Ce prédicateur peut bien se retirer.

4) « Allégresse » en tout début et en toute fin

Cette finale du dernier sermon est l'écho du premier sermon d'Avent. La joie (*gaudium*) qui s'offre à qui entend reprend la tonalité selon laquelle le sermon d'ouverture dépeignait l'attente, cette « attente qui est [...] joie » (cf. début du premier sermon), cette suspension avec Jésus qui est heureuse, cette venue attendue du Sauveur qui est « béatitude de tous » (cf. fin du premier Sermon).

Le dernier sermon pose clairement l'enjeu. Rien d'autre que la joie, mais pas n'importe laquelle. Non les joies charnelles, mais les « spirituelles » dont les lieux, les « jardins », sont longuement parcourus. Joie d'audition, d'entendre une voix, celle de l'Époux. C'est cette finale qui éclaire jusqu'aux commencements, jusqu'à la toute première démarche (l'attente du Sauveur) et même jusqu'à la toute première parole (*Salvatorem expectamus*).

Un mot identique les renvoie l'un à l'autre : *laetitia*. Il réapparaît en effet à l'avant-dernière ligne du dernier sermon (l. 170) : « À mon audition, tu donneras joie et allégresse (*gaudium et laetitia*) ». Cette citation du psaume 50 (verset 10a¹⁷) permet la transcription de la *gaudium* en *laetitia*, cette *laetitia* qui ouvrait le premier sermon et tout le livre. Ouverture et finale se répondent parfaitement et par là donnent le ton de l'œuvre entière.

REMARQUES EN GUISE DE CONCLUSION

Ce chemin de lecture a livré, tout en allant, ses quelques trouvailles et n'attend pas d'autre conclusion. Risquons pourtant quelques notations supplémentaires.

La série des sermons de Guericc a sans doute mérité l'étiquette d'« optimisme », mais la joie si présente ne laisse pas d'être bien réaliste : une suspension vers Dieu qui a toutes chances d'avoir forme de croix ! Concrétude donc de la bienheureuse espérance ici mise en avant.

Concrétude aussi des personnes concernées, les auditeurs. Elle est rendue par de brèves touches humoristiques. Ainsi, par exemple, à cette époque reculée, le prêcheur pouvait espérer quelques auditeurs « bienveillants », mais il devait déjà compter avec toute une série de non auditeurs. On en diagnostique trois espèces : ceux qui d'emblée ne font pas foi (*increduli*) au prédicateur et se positionnent contre :

¹⁷ Ps 50, 10 : *Auditui meo dabis gaudium et laetitiam, / et exultabunt ossa humiliata.*

« des gens tout défiants qui contredisent et contestent » (l. 157) ; ceux qui envient la place occupée par ce pauvre prédicateur et le sapent à la base par le rire et la moquerie : « des envieux qui dénigrent et se moquent » (l. 1528) ; et enfin les tièdes, les sans tonus, qui se contentent de déclarer mollement leur non intérêt par leurs bâillements : « des tièdes qui sommeillent ou bâillent » (l. 158-159)¹⁸.

Un peu plus loin, on découvre l'ami de l'Époux debout, bien droit et immobile : tout à l'écoute (l. 164) ; mais d'autres auditeurs, à l'époque toujours, ne tiennent pas en place ni d'esprit ni de corps : l'un a l'esprit ailleurs, « vagabond », l'autre est « prostré de sommeil » (l. 165)¹⁹.

Qu'est-ce qui réveillerait tous les auditeurs/lecteurs, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui ? Ne serait-ce pas un certain goût pour la géographie des mots et pour leur poids biblique et liturgique ? Voilà qui rendrait de la vigueur au texte. Comme il deviendrait plus proche et plus mordant ! Si ces textes ont pour nous des vertus essentiellement soporifiques, ne serait-ce pas faute d'éveil : éveil à la voix désirée ? éveil aux mots et à tous leurs jeux ?

Abbaye du Mont-des-Cats
F – 59270 GODEWAERSVELDE

Jacques DELESALLE, ocs

¹⁸ *Non increduli obloquuntur aut litigant, non aemuli detrectant aut subsannant, non tepidi dormitant aut oscitant...*

¹⁹ *Non vagans animo aut prostratus somno...*